

Les pratiques de publication des chercheurs québécois en sciences sociales

Yves GINGRAS et Vincent LARIVIÈRE, CIRST, Observatoire des sciences et des technologies, UQAM

L'analyse quantitative des caractéristiques des publications scientifiques permet de mettre en évidence les pratiques des chercheurs en matière de lieu de publication, de co-signature et de collaboration internationale. Cette approche permet aussi de mieux saisir les différences qui séparent des disciplines trop souvent confondues sous le terme générique de « sciences humaines et sociales ». On verra en effet que ces disciplines couvrent un large spectre de pratiques dont certaines sont plus comparables aux sciences de la nature qu'aux humanités. Bien sûr, comme tout indicateur, les indicateurs bibliométriques ne disent pas tout sur tout et doivent être interprétés en tenant compte de leurs limites. Ainsi, les bases de données de Thomson ISI, qui sont les plus utilisées car elles incluent le plus grand nombre de données factuelles (les noms de tous les auteurs, leurs adresses, toutes les références bibliographiques), n'ont pas la même valeur pour l'ensemble des disciplines. Comme l'a montré en détail un rapport récent préparé pour le CRSH (Archambault et Vignola Gagné, 2004), l'utilisation des méthodes bibliométriques dans les disciplines des sciences humaines et sociales pose deux principaux problèmes:

- L'absence de couverture de la production scientifique autre que les articles publiés dans des revues;
- La couverture très limitée de la production scientifique autre que celle en langue anglaise, ce qui est particulièrement important au Québec, mais moins critique pour le Canada anglais.

La portée de ces limites varie beaucoup selon les disciplines. En tenant compte de ces limites, on peut tout de même faire un usage intéressant de ces bases de données non pour mesurer une quelconque « productivité » des chercheurs mais bien pour mettre en évidence l'évolution des pratiques de recherche en analysant soit les caractéristiques des articles eux-mêmes, soit celles des références qu'elles contiennent. Dans le premier cas on aura une idée de la tendance à signer des textes à plusieurs auteurs, en collaboration internationale ou interprovinciale, en français,

en anglais ou dans une autre langue. Dans le second cas on verra la tendance des disciplines à utiliser l'article ou le livre comme principal véhicule des résultats de leurs recherches.

situent entre ces deux pôles. Quand on regarde l'ensemble des disciplines sous cet indice, on voit que les humanités se séparent des sciences sociales en ce qu'elles ne tendent pas comme ces dernières à accroître les collaborations formelles qui mènent à des co-signatures d'articles. Il ne faut pas, bien sûr, en conclure qu'il n'y pas de collaboration internationale dans ces disciplines mais bien que, lorsqu'ils existent, ces échanges et collaborations demeurent informels et ne prennent pas la forme d'un travail collectif menant à la co-signature d'articles. Cet indice donne ainsi une idée de la spécificité des disciplines les unes par rapport aux autres, spécificité liée en partie à la nature de leurs objets ; l'anthropologue par exemple, faisant appel à des terrains complexes qui demandent la collaboration, a plus de chance de produire des textes à plusieurs auteurs que le philosophe qui, après débats et échanges dans un colloque international, retourne à sa table de travail écrire le fruit de ses réflexions tout en remerciant en bas de page ceux et celles qui y auront contribué. Enfin, ces données convergent avec l'étude récente de Moody (2004) qui a montré que les recherches quantitatives sont plus propices aux collaborations.

Collaborations internationales

Comme l'indique le Tableau 1, les collaborations internationales formalisées par des co-signatures d'articles se sont

aussi accrues fortement au cours du dernier quart de siècle. On peut même dire qu'elles sont en fait encore plus importantes qu'indiquées car plusieurs échanges internationaux ne mènent pas nécessairement à la co-signature d'articles. En sous-estimant le niveau réel de collaboration, cet indice démontre d'autant plus clairement l'importance de la croissance des échanges entre chercheurs et confirme l'internationalisation de la recherche. En utilisant un logiciel d'analyse de réseau et de visualisation des résultats (Borgatti 2002), on peut voir la structure des liens entre les institutions (Figure 2). Les nombres étant trop peu élevés pour faire des figures sur une base annuelle, on a retenu ici l'ensemble de la période et un seuil de 3 articles communs pour ne pas surcharger le dessin. On pourrait bien sûr regarder l'évolution dans le temps en découpant, par exemple, deux périodes autour de l'année 1990. Ici encore, les limites d'un tel indicateur de réseau tiennent au fait que les résultats ne sont significatifs que pour les disciplines qui tendent à co-signer fréquemment

Figure 1
Évolution des articles québécois à plus d'un auteur, selon la discipline, 1980-2003

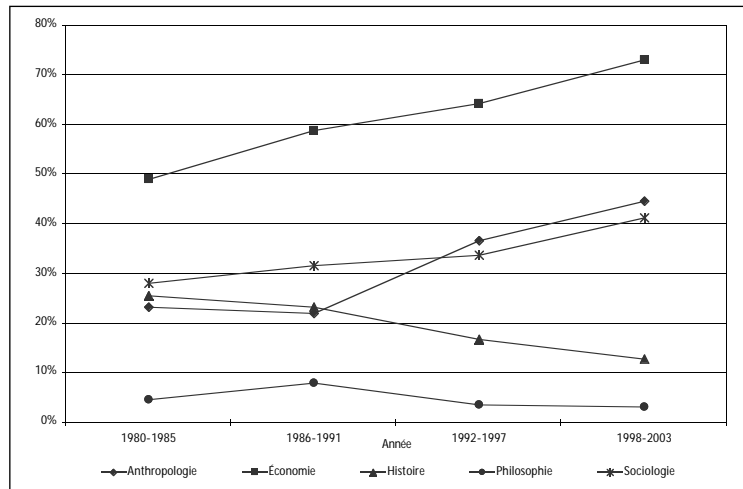


Tableau 1
Collaboration interprovinciale et internationale des articles québécois, 1980-2003

Discipline	1980-1991		1992-2003	
	Coll. Interprov.	Coll. Internat.	Coll. Interprov.	Coll. Internat.
Anthropologie	6.3%	10.0%	12.5%	27.2%
Économie	5.7%	26.8%	15.8%	42.7%
Histoire	3.4%	1.9%	2.6%	4.6%
Philosophie	0.9%	6.1%	1.0%	2.4%
Sociologie	4.7%	13.2%	3.3%	17.8%

Les co-signatures

Au-delà des anecdotes et des cas particuliers, qu'en est-il des tendances globales des sciences sociales québécoises par rapport aux courants mondiaux ? De façon générale, on peut dire que les chercheurs québécois reproduisent, à leur échelle, les mêmes tendances que leurs collègues étrangers. Ainsi, la proportion des articles à plusieurs auteurs augmente régulièrement depuis vingt ans et le Québec ne fait pas exception. Mais comme le montre la Figure 1, l'évolution des pratiques varie fortement selon les disciplines. Comme ici aussi le Québec ne fait pas exception, on s'en tiendra, pour la lisibilité du tableau, aux données québécoises mais la tendance mondiale pour les mêmes disciplines est semblable. Alors que l'économie, sans surprise, continue à imiter les sciences de la nature et multiplie les travaux collectifs, l'histoire et la philosophie restent des disciplines de réflexion et de travail individuel. La sociologie et l'anthropologie se

leurs articles (disons au mois 40% de leur production globale). Il va de soi qu'on ne peut produire un tel réseau formel pour la philosophie étant donné que les chercheurs signent rarement des textes à deux ou plus. Mais cela étant dit, un usage prudent de ces figures nous en dit tout de même beaucoup sur les transformations des pratiques de recherche. Pour une analyse plus détaillée de ces réseaux on se reportera à l'étude de Larivière, Lebel et Lemelin (2004)¹ préparée pour le compte du CRSH. Nous laissons au lecteur le soin de découvrir la position de son institution dans le réseau...

Langue de publication

Une conséquence prévisible de l'internationalisation croissante de la recherche est la croissance du nombre des articles des chercheurs francophones publiés en langue anglaise, tendance clairement visible sur la Figure 3. Il faut noter ici que la proportion indiquée sous évalue la proportion globale des articles publiés en français car la base de données utilisée (ISI) ne contient pas les revues québécoises et peu de revues françaises. Son intérêt est justement de mettre en évidence le fait que hors ces revues, la tendance à publier en anglais dans les revues étrangères les plus importantes est croissante depuis 25 ans. Comme on pouvait s'y attendre, la place du français est plus importante en sciences humaines et sociales, que dans les sciences de la nature et le génie. Si l'on se limite aux trois pays francophones (Belgique, France, Québec) qui, réunis, sont responsables d'environ 75% des articles en sciences humaines et sociales et de 85% des articles en sciences de la nature rédigés en français dans le monde, on constate que dans les sciences sociales et humaines, la part des articles en français y est beaucoup plus importante que dans les sciences de la nature où elle est devenue, à toutes fins pratiques, négligeable.

Les articles contre les monographies

En analysant les références contenues dans les articles des revues, on peut

se faire une idée des types de documents utilisés par les chercheurs. La Figure 4 présente l'évolution de la part des articles dans la littérature citée pour cinq disciplines des sciences sociales. On y constate que l'économie est de loin la discipline où l'article est le plus utilisé afin de diffuser les connaissances. L'importance relative des articles a aussi connu une croissance remarquable dans cette discipline : tandis qu'au début des années 1980, ils ne représentaient que 45% de la littérature citée, ils constituent en 2003 plus de 60% des références. Notons au passage que l'on peut interpréter cette croissance comme un effet de la propension des chercheurs de cette discipline à mimer les sciences physiques.

Bien que la part des articles cités par les anthropologues ait été comparable à celle des économistes en 1981, la situation est tout autre en 2003, puisque l'importance relative des articles pour les anthropologues est demeurée relativement stable entre 40% et 45% sur la période. En sociologie, environ 35% des nouvelles connaissances sont diffusées via l'article scientifique au début des années 1980. Ce pourcentage oscille au cours des 23 années étudiées, sans toutefois passer la barre des 40%. En comparaison, au cours de la même période, la part relative d'articles en philosophie passe de 24% à 29% et de 32% à 27% pour les historiens. Mentionnons que ces pourcentages, obtenus pour les chercheurs mondiaux, sont tout à fait comparables à ceux obtenus pour le sous-ensemble des chercheurs québécois. Alors qu'en histoire et en philosophie, la monographie domine largement les listes de références des auteurs, les sociologues et anthropologues font un plus grand usage des articles savants. Toutefois, pour ces quatre disciplines, c'est plus de la moitié de la littérature citée qui est constituée de monographies. L'article a donc une importance certaine pour les chercheurs de ces disciplines, mais moins que pour ceux des sciences naturelles et de leurs émules, les économistes.

En somme, tous les indicateurs réunis ici montrent bien que derrière l'apparence d'unité que confère le label de « sciences sociales et humaines » se cache une grande diversité de pratiques.

Figure 2
Collaboration interinstitutionnelle des articles québécois en économie, histoire, sociologie, anthropologie et philosophie, toutes disciplines confondues, 1980-2003 (trois publications conjointes et plus)

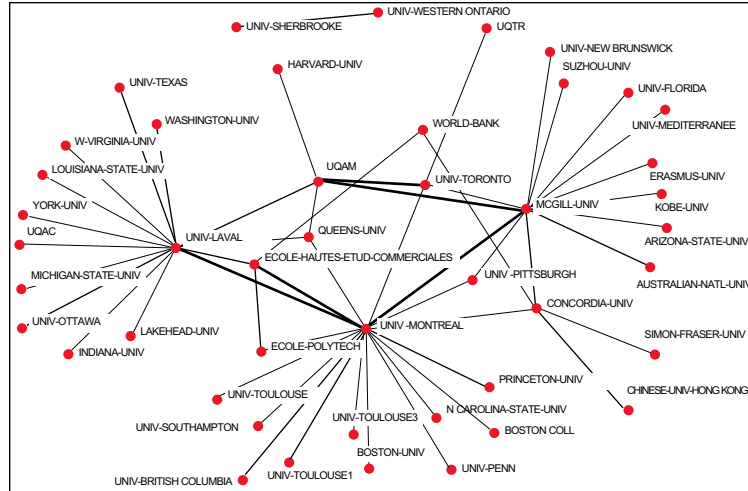


Figure 3
Proportion des articles publiés en français (Belgique, France, Québec) 1981-2003

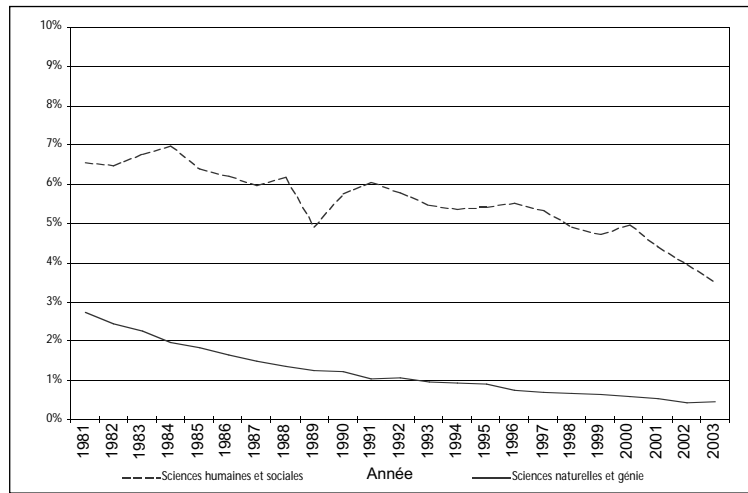
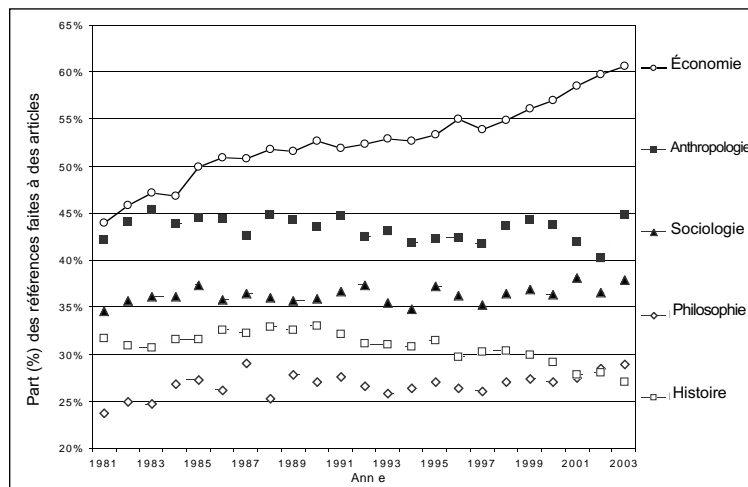


Figure 4
Part des références faites à des articles, selon la discipline, 1981-2003



¹ L'espace manquant, la bibliographie peut être obtenue auprès des auteurs.